

Ils m'ont dit...

Autor(en): **Elie, Eva**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): - **(1934-1935)**

Heft 2

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-732860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Schweizer



FILM Suisse

OFFIZIELLES ORGAN DES SCHWEIZ. LICHTSPIELTHEATER-
VERBANDES, DEUTSCHE UND ITALIENISCHE SCHWEIZ

RÉDACTRICE EN CHEF
EVA ELIE

DIRECTEUR : Jean HENNARD

Redaktionelle Mitarbeit :
Sekretariat des S. L. V.

N° 2

DIRECTION,
RÉDACTION,
ADMINISTRATION :

TERREAUX 27
LAUSANNE

TÉLÉPHONE 24.480

Abonnement : 1 an, 6 Fr.
Châq. post. 11 3673

Petite enquête auprès des directeurs de cinémas genevois

Ils m'ont dit...

M. Martin, du Capitole : « Incontestablement, la qualité de la production cinématographique a été supérieure, dans l'ensemble, à celle des années précédentes. Ce qui ne veut pas dire, ajoute-t-il de sa voix calme, que le nombre des spectateurs s'en soit accru pour cela. Cet hiver, deux causes prédominantes éloignèrent de nos salles pas mal de clients : les sports et la radio. Auparavant, la pluie nous amenait du monde (desir d'échapper à la tristesse ambiante) ; aujourd'hui, on reste chez soi, à capter les ondes sonores. Les matinées aussi ont vu baisser le contingent des spectateurs et des spectatrices. (Evidemment, les grands magasins, avec leurs ventes « sensationnelles », les « Tea-Room » où l'on danse, où l'on papote, où l'on flirte, constituent une concurrence dangereuse.) Mais enfin, termine le directeur du Capitole — qu'on ne sent pas prêt à jeter le manche après la cognée — il faut s'adapter à la situation nouvelle, y parer dans la mesure du possible... »

« Si je trouve que le public a répondu à l'appel des beaux films ?... Oui, assure M. Grière. Tout au moins au début de la saison. Par la suite, la question économique (chassez le sociologue, il revient au galop) n'a pas été sans exercer une influence préjudiciable à nos spectacles. La crise pousse aux économies, et plus encore dans la classe dite aisée que chez l'employé au gain régulier. Mais on se montre, en général, trop pessimiste. Pourquoi la saison prochaine ne serait-elle pas meilleure ? » Le sourire du directeur du Caméo donne confiance ; croyons-en cet aigreur !

« L'exploitation ?... De plus en plus dure, constate M. Hoffmann, qui, sans blâmer ceux qu'appelle la montagne, remarque néanmoins les fauteuils parfois vides d'occupants au Colisée, conséquence de ce goût du « week-end » et du dépaysement. Songez, m'explique-t-il non sans humour, que la plupart des amateurs de sports vont se coucher tôt le vendredi, en prévision des fatigues du lendemain. Soirée donc perdue pour le cinéma. Le samedi et le dimanche, idem. Le lundi trouve nos gens rompus et bons d'oreille pour le lit. Le mardi ? Ah ! alors désir du spectacle, mais... constatation pénible : celle d'une bourse plate, suite de frais dispendieux. Alors, on renonce. Et c'est de nouveau la fin de la semaine et le départ hors du canton. (M. Hoffmann cite des chiffres : 15 à 20.000 fr. dépensés ailleurs qu'à Genève, du samedi au lundi.) Ajoutez certain snobisme qui éloigne des petites salles — au profit des grandes — certaines personnes allant au cinéma moins pour le film que pour être vues et rencontrer peut-être tel ou tel. Clientèle inaccessible, quelle que soit l'excellence du film... »

En voyage, M. Demiéville ne peut répondre à mes questions. Examinons donc son activité de directeur qui cherche, lui aussi, à combattre les difficultés du moment. Le choix de ses programmes nous renseignera. Or, si dans la plupart des établissements de notre ville ne sont pré-

sentés que les succès déjà consacrés par la presse étrangère, M. Demiéville, lui, se plaît à passer au Rialto des films en même temps qu'à Paris, voire avant la capitale française. (Le dernier en date, *Au bout du Monde*.) C'est évidemment une tactique dans cette petite guerre que se livrent, entre elles, les nombreuses salles d'ici. A-t-elle donné les résultats qu'en attendait son innovateur ? Cause d'absence de celui-ci, la réponse nous échappe.

A une question quelque peu indiscrette, celle de savoir si l'expérience des attractions de music-hall, en plus d'un grand film, s'est révélée en tous points satisfaisante, M. Lansac répond que ce fut un succès quant à la venue, en foule, d'un public enthousiaste. Mais — l'on s'en doutait — les grandes vedettes coûtent cher, ces divertissements frappés au surplus de taxes diverses (droits d'auteur, etc.). Quant aux attractions plus modestes, elles pâissent et perdent de leur valeur, faute d'être soutenues par un orchestre, disparu depuis l'installation du sonore. (Est-ce à dire qu'il n'y aura plus de numéros de music-hall à l'Alhambra ? Gageons que nous en reverrons, qui sait ? bientôt...)

Abordant ensuite encore un point délicat, le « dubbing », M. Lansac a constaté que le public, celui surtout des petites et des moyennes places, préfère aux versions originales en langue étrangère (avec sous-titres français) le « parlé 100 % français ». Public commande. Le directeur doit, bien sûr, taire ses secrètes préférences.

M. Chappuis s'est souvent heurté à ce problème compliqué pour les petits exploitants : trouver un bon film qui ne coûte pas des prix astronomiques. Comment le résoudre ? tourner l'obstacle ? Pardi ! en le franchissant. D'un bon courageux, il vient de faire le grand saut, sa main dans la main d'un jeune — M. Palivoda — et reprend deux salles : le Capitole et Carouge-Cinéma, ce qui, avec le Grand-Cinéma, compose une trinité cinématographique. Ainsi, et par l'entremise de M. Palivoda, toute une production de films lui est assurée, en même temps que, redevenu « gros bonnet » de la place, il lui sera désormais offert un droit de regard — et de choix — sur la marchandise des grandes maisons. Qui donc prétendit que le désespoir régnait ?

La conclusion qui se dégage de ces « interviews-express » ? Lutte vive dans tous nos cinémas pour retenir ou attirer une clientèle, sans cesse sollicitée ailleurs, ou poussée aux économies. Fini, dès lors, le règne du directeur s'endormant à l'ombre de lauriers imaginaires. De l'initiative, de l'expérience, ou l'intuition des goûts du public (de solides calculs aussi, car il n'est si belles recettes qui ne fondent quand s'avère excessif le prix d'un film), telles sont les qualités requises des vrais directeurs de cinéma. Pour le public, il en résulte de la nouveauté, de l'inédit, du fruit défendu (voir *Tumultes*) et une amélioration des programmes. Non sans peine ! disent les interrogés. Eh ! Messieurs, vie active vaut mieux que chômage !
EVA ELIE.

A nos lecteurs

Nous serions des ingrats de ne pas remercier très sincèrement, au début de ce second numéro de notre journal transformé, tous les loueurs et directeurs de cinémas qui ont bien voulu nous faire part de leur satisfaction. Croyez bien, chers amis, que nous n'allons pas en rester là. Au contraire ce journal doit devenir encore beaucoup plus vivant. De nouvelles rubriques, d'importantes collaborations lui apporteront toujours davantage d'intérêt. Mais, suivant la promesse que nous vous avons faite, nous nous jugerons à nos actes et non à des paroles...

Warnung vor Kino-Neubauten

Anfangs 1934 liessen wir in verschiedenen grösseren Tageszeitungen Inserate unter dem Titel « Warnung vor Kino-Neubauten » erscheinen. Gleichzeitig lancierten wir entsprechende Zeitungsnotizen, die u. a. auch im Berner « Bund » mit der Ueberschrift « Brauchen wir neue Kinos ? » mit einem Nachsatz der Redaktion erschien, den wir nur unterstützen können, und nachstehend zur Orientierung unserer Leser abdrucken :

„Brauchen wir neue Kinos?“

Wir erhalten vom Schweizerischen Lichtspieltheater-Verband eine « Warnung vor Kino-Neubauten », der wir den folgenden Abschnitt entnehmen :

« Die Lage im schweizerischen Lichtspielgewerbe hat sich mit der fortschreitenden Entwicklung der allgemeinen Wirtschaftskrise stark verschlechtert, so dass sich viele Lichtspieltheater nur mit Mühe behaupten können. — Die erzwungene Umstellung vom Stummfilm zum Sprechfilm erforderte grosse Kapitalien für die Anschaffung der Tonfilm-Apparaturen und hat manchem Theaterbesitzer schlaflose Nächte bereitet. So waren zu Beginn der Tonfilmzeit nur die teuersten Apparaturen amerikanischer Herkunft auf dem Markt (Western Electric Co und RAC Radio Corporation of America), die anfänglich bloss von den grössten Theatern angeschafft werden konnten. Die ersten Westerp-Apparaturen stellten sich im Preis einschliesslich Installationskosten auf Fr. 130.000 bis Fr. 135.000. Die mittleren Theater, die etwas später auf Tonfilm umstellten, zahlten noch Fr. 60.000 bis Fr. 75.000 samt Installation. Sowohl die Western als auch die RCA-Apparaturen-Verträge laufen auf Miete für die Dauer von 10 Jahren. Erst einige Zeit später folgte die Tobis Berlin, welche dann in den Trust Klangfilm AEG-Siemens-Telefunken überging. Die meisten mittleren und kleineren Theater haben in der Folge die Klangfilmapparatur angeschafft, und zwar vorerst immer noch in Preislagen von Fr. 30.000 bis Fr. 40.000 inklusive Installation und Montage. Zu all dem mussten aber viele Theater noch grosse Aufwendungen machen für Verbesserung der Akustik, und zu den Amortisationen der teuren Einrichtungen kamen bedeutende wickentliche Mehrauslagen für die sogenannten Servicegebühren und Ersatzmaterial, die allein jährlich Beträge von durchschnittlich Fr. 8000 für grössere und mittlere Theater ausmachen. —

Andererseits erhöhten sich die Filmkosten beim Tonfilm auf das Fünf- bis Zehnfache gegenüber dem Stummfilm. Zur Stummfilmzeit war das Angebot an qualitativ hervorragenden Filmen sehr gross und international. Der Tonfilm dagegen ist eine grösstenteils national gebundene Kunst geworden und daher im Absatz zur Hauptsache auf sein spezielles Sprachgebiet beschränkt. Eine einwandfreie Lösung, welche die Verwendung des Sprechfilms in gleichen Masse ermöglichen würde wie das beim Stummfilm der Fall war, ist bis heute noch nicht gefunden — sie wird schwer zu finden sein. —

Es herrscht zurzeit in der Schweiz, ganz besonders für grössere Städte, ein Mangel an qualitativ erstklassigen Tonfilmen. Die Schwierigkeiten auf diesem Gebiet sind gegenwärtig immer noch gross und dürften sich in den nächsten Jahren eher noch steigern. —

Wir halten uns daher verpflichtet, überspannten Hoffnungen Uneingeweihter auf diesem Wege entgegenzutreten. Interessenten, die nähere Aufklärung wünschen, wird empfohlen, sich beim Sekretariat des Schweizerischen Lichtspieltheater-Verbandes, Theaterstrasse 3, Zürich, zu informieren. »

An unsere Leser!

Wir wären undankbar, wenn wir bei der Ausgabe der zweiten Nummer unserer neugesalteten Zeitung nicht allen Verleiherinnen und Theaterdirektoren verbindlichst danken würden, die uns ihre Befriedigung aussprechen. Glauben Sie, werfe Freunde, dass wir nicht hier stehen bleiben werden. Im Gegenteil, die Zeitung muss noch viel lebhafter gestaltet werden, neue Rubriken und wichtige Mitarbeiter werden ihr immer mehr Interesse sichern. Aber gemäss der Zusicherung, die wir Ihnen gemacht haben, werden Sie uns nach unsern Taten und nicht nach unsern Versprechungen beurteilen.

Schweiz. Lichtspieltheaterverband ZÜRICH

Sektion deutsche und ital. Schweiz

Wichtiges Datum

Dienstag, den 20. März 1934
nachmittags punkt 2 Uhr
im grossen Konferenzsaal des Bahnhofbuffet
in Zürich.

ORDENTLICHE GENERAL-VERSAMMLUNG

Vorstand und Sekretär erwarten in Anbetracht der Wichtigkeit der Traktanden möglichst vollzähliges Erscheinen!

Gerade weil man eine möglichst freie Konkurrenz auch der Lichtspielhäuser — nicht durch Superlativ-Reklame, sondern durch die Qualität der Programme — nur wünschen kann, muss man heute wieder einmal die Bedürfnisfrage stellen. Dabei ergibt sich, nicht zuletzt für Bern, dass die bereits bestehenden Kinos das filmfreie Publikum durchaus zu fassen werden — aus räumlichen Gründen Neubauten also überflüssig erscheinen; dass der Wert der gezeigten Filme oft zu wünschen übrig lässt — eine Vermehrung der Kinos also zweifellos das allgemeine Niveau noch mehr senken müsste; dass die geschäftliche Rendite der Kinos oft recht in Frage gestellt ist — eine weitere Konkurrenz also die Lage noch prekärer gestalten würde, was sich wiederum auf die Qualität der vorgeführten Filme nachteilig auswirken müsste. Wir können die Frage: Brauchen wir neue Kinos? mit guten Gründen verneinen.
Die Red. des « Bund ».

Verkehrsverein Zürich

Unter dem Vorsitz von Nationalrat Dr. H. Häberlin fand am Sonntagmorgen 25. Februar im Scala-Kino die Generalversammlung des Verkehrsvereins Zürich statt. Die Anknüpfung von Vorführungen einiger verkehrswerbender Filme vermochte eine stattliche Zahl von Mitgliedern und Freunden des Zürcher Verkehrsvereins anzuziehen.

Die vier Verkehrsfilm, die im Anschluss an die Generalversammlung vorgeführt wurden, erfreuten sich des lebhaften Beifalls des Publikums. « Berner Oberland im Winter », ein munterer Bildstreifen mit Schneeballschlachten und Bobsleighrennen, zeigte die skifahrende Gegenwart während der Gotthardfilm die biedermeierliche Postkutschenzeit neben die jüngste und stärkste aller Schnellzuglokomotiven stellt. In Mittelholzers Matterhornflugfilm — der von Dr. Döllfus mit Erklärungen begleitet wurde — vermisse man vielleicht neben der erdrückenden Grossartigkeit der schwebenden Panoramen das Menschliche, einen Blick auf Höhenmesser und Geschwindigkeitszeiger am Pilotensitz, einen Blick auf die staunenden Gesichter der Fahrgäste. Mitten ins Volkskundliche führt der vorzügliche Film vom Appenzelerland, der neben waghalsigen Klettereien im Santsgebiet auch die Schilderung der Bahnen und Bähnchen, der Alpbahnfahrt und der Landsgemeinde nicht vergisst, mit deren feierlichem Lied die Matinee im Scala-Kino ausklang.